

Historique des recherches et présentation des chercheurs

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **105 (2006)**

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

2 Historique des recherches et présentation des chercheurs

2.1 Historique des recherches

La découverte et la collecte des principales séries d'objets de Veyrier sont le fait d'un groupe de savants et d'érudits genevois qui se connaissaient tous. Ils fréquentaient les mêmes cercles scientifiques et/ou étaient membres d'institutions politiques (Grand Conseil genevois et Conseil municipal de la Ville de Genève) et, pour la plupart d'entre eux, professeurs à l'Université (fig. 7). Chose amusante, une bonne partie de ces savants a eu à s'occuper, même brièvement, d'un musée d'archéologie.

Leurs découvertes se sont échelonnées pendant deux périodes principales : les années 1833 à 35 et les années 1867 à 71. Le gisement de Veyrier devait disparaître, du fait de l'avancement des carrières, par morceaux jusqu'au milieu du 20^e siècle.

Aucun d'entre eux n'était à proprement parler un archéologue. Ce n'était pas encore un métier à part entière. Mais tous avaient une solide formation scientifique (médecins, physicien, géologue) ou philosophique (pasteur), un attrait pour les sciences naturelles et une pratique du raisonnement. Même si l'on se prend parfois à regretter que le site n'ait pas pu être fouillé selon nos standards d'archéologues du 21^e siècle, tous ont apporté une rigueur dans leurs observations et dans leurs raisonnements qui ne peut que susciter de l'admiration pour ces pionniers.

L'histoire des recherches sur les différents sites de Veyrier peut se découper grossièrement en quatre grandes phases (fig. 9) :

– 1833 à 1838 : les pionniers :

François-Isaac Mayor, Louis Taillefer, Elie Wartmann, William Deluc.

– 1867 à 1871 : la deuxième vague du 19^e siècle :

Alphonse Favre, François Thioly et Hippolyte-Jean Gosse.

– 1903 à 1953 : la surveillance du site :

Burkhard Reber et Adrien Jayet.

– 1928 à 1976 : les dernières tentatives de fouille :

Raoul Montandon et Louis Gay, Louis Blondel et Louis Reverdin, Alain Gallay et Louis Chaix, J. Hubert et P. Persoud.

2.1.1 Les pionniers

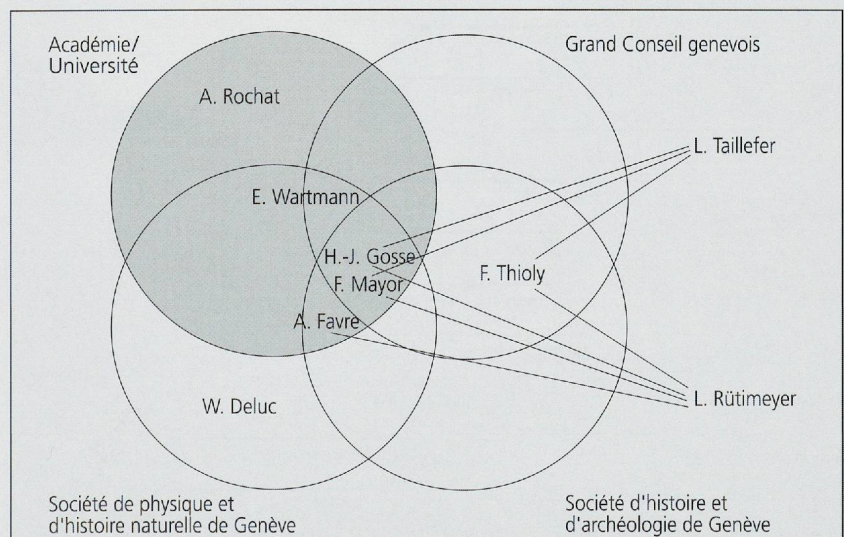
C'est le 23 novembre 1833 que paraît un article du Dr François-Isaac Mayor dans le *Journal de Genève* (fig. 8) annonçant sa découverte d'objets « travaillés par la main de l'homme » dans les carrières au bas du Salève. Le texte mentionne « une caverne de seize pieds de long sur deux pieds et demi de hauteur » (annexe A1) (abri Mayor). Le sol, couvert d'incrustations calcaires et de stalagmites, était jonché d'ossements

brisés, mais bien conservés. Au nombre des objets récoltés, le fameux harpon à double rang de barbelures (chap. 9.1.8). Il retournera plus tard sur le site, à l'emplacement des découvertes de Louis Taillefer, et y ramassera deux bâtons perforés, dont celui avec l'animal palmé, première figure de l'art paléolithique découvert en Europe, mais qui ne sera remarqué sur la pièce que 30 ans plus tard ! (chap. 9.1.6)

Été 1834 (ou 1835, selon les sources), à la recherche de fossiles, L. Taillefer, étudiant en théologie, récolte dans un autre abri (abri Taillefer) une caisse d'objets reconnus comme des « instruments humains et des ossements fossiles » qui seront examinés par la suite au Musée de Genève. Il estime la quantité totale du gisement à « deux ou trois grands tombereaux d'ossements très divers ». Une lettre envoyée à Hippolyte-Jean Gosse le 15 février 1869 (B5) donne des précisions quant à l'aspect de l'abri : composé de deux blocs latéraux et d'un bloc qui leur était superposé, dégagant une cavité de 6 à 7 pièces en tous sens, il n'avait « assurément rien de régulier ». Un croquis – une coupe verticale – accompagne la lettre (fig. 34). Les ouvriers de la carrière étaient en train de dégager les petits éléments de cet abri pour en faire de la chaux, les gros blocs étaient destinés à la construction. Il décrit un niveau de « poussière noire » charbonneuse (un foyer ?) et la couche fossilifère, épaisse de 7 à 8 pouces, « bétonnage d'os variés et de sédiments calcaires », sans charbon mélangé aux os. Seule sa partie supérieure présentait deux ou trois lignes de charbon, sa base était blanche, teintée de rouge par endroits.

Ses remarques sur le mobilier sont d'une pertinence admirable, notamment par la reconnaissance des matériaux, du travail humain et même de la présence de coquilles marines non fossiles, « indice de vie sociale et de commerce établi » et il encourage son correspondant à

Fig. 7 Les chercheurs du 19^e siècle appartenaient quasiment tous aux mêmes cercles et avaient l'occasion de se voir fréquemment. Les traits indiquent des liens entre personnes extérieures à ces cercles.





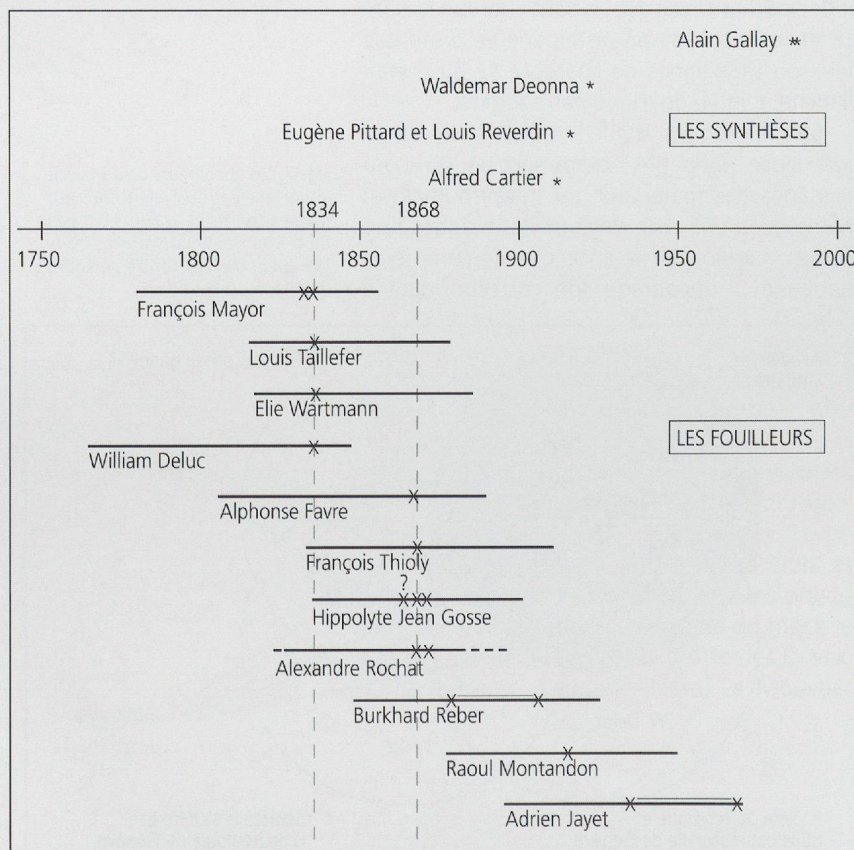
— Il y a quelques semaines que des ouvriers travaillant à faire sauter des rocs détachés du bas de Salève, ont ouvert une caverne de seize pied de long sur deux pieds et demi de hauteur. Sur le sol, couvert d'incrustations calcaires, gisaient une assez grande quantité d'ossements bien conservés et tous brisés. J'ai reconnu des os de moutons, de bœufs, de chevaux, de daims, de petits rongeurs et d'oiseaux, enfin une tige de quatre pouces de longueur, bardée d'épines travaillées par la main de l'homme. La caverne, qui sans doute avait eu une ouverture, s'était refermée par l'incrustation calcaire qui formait les stalagmites et stalactites dans son intérieur. Probablement elle avait servi de retraite à un animal carnassier, depuis que nos vallées ont été habitées par l'homme, comme le démontre l'arme travaillée que nous avons signalée, et dans les premiers siècles de notre ère; car ni Wagner ni Gessner ne mentionnent le daim comme un habitant de nos environs, et cependant il n'y a ici aucun doute sur la présence des os de cet animal. L'existence des os d'oiseaux nous fait penser que c'était un lynx qui habitait cette caverne; car il est le seul de nos carnassiers assez fort pour s'emparer de débris des gros animaux dont nous avons parlé, et qui puisse monter sur les arbres pour chasser aux oiseaux. F. M.

Fig. 8 Journal de Genève du samedi 23 novembre 1833 contenant l'article de F. Mayor, annonçant pour la première fois des découvertes dans les carrières de Veyrier.

poursuivre des recherches dans la région, car « on peut être sûr de retrouver des dépôts semblables dans des situations analogues ». Les ossements seront déterminés par C. Lyell qui y reconnaît la présence de renne.

Elie Wartmann, physicien, découvre des objets anciens dans « diverses carrières du pied du Salève » au printemps 1834 (ou 1835 selon les sources, chap. 2.2.3), dont des silex taillés, des os, « la plupart enveloppés d'un dépôt stalagmiteux de calcaire blanc jaunâtre plus ou moins

Fig. 9 Chronologie des découvertes à Veyrier (marquées d'une croix) par chercheur et des synthèses sur ce gisement (les étoiles indiquent les dates de publication).



cristallin », dont certains travaillés. Il décrit une pièce aplatie et grossièrement barbelée sur ses deux arêtes qu'il interprète comme « hameçon ou pointe de lance » et qui pourrait être un harpon. Un autre objet énigmatique en os était « creusé d'une cannelure assez profonde sur toute sa longueur » et qui aurait pu être une « navette de tisserand ou un instrument destiné à l'enroulement d'une ligne de pêche »; l'objet s'est malheureusement brisé à l'extraction. Une très grande partie de ces objets a été perdue.

W. Deluc (Guillaume-Antoine dit William, géologue et neveu du célèbre physicien Jean-André) d'après la lettre de A. Favre à E. Lartet de 1868 (A3), aurait trouvé un foyer où il y avait du charbon, des ossements et du noir de fumée attaché aux rochers, apparemment à proximité des lieux de recherche de L. Taillefer et F. Mayor.

2.1.2 La deuxième vague

Alphonse Favre, géologue, lors d'une course avec le Club jurassien le 30 septembre 1867, trouve une couche sombre charbonneuse où il récolte quelques silex et de la faune (qui sera étudiée par le savant Louis Rüttimeyer). Il indique en 1868 l'emplacement de ces découvertes à François Thioly. Celui-ci suit la couche, entreprend des travaux de déblaiement et pénètre sous trois gros blocs qui forment un espace vide (abri Thioly). Ce chercheur est le premier à lever un rapide croquis d'un abri: le Musée d'art et d'histoire de Genève conserve dans les archives d'H.-J. Gosse un crayonné recto verso sur papier vert (une enveloppe récupérée probablement), dont une face montre l'ouverture de la caverne avec le Salève en arrière-plan et l'autre un dessin plus précis de l'abri avec ses dimensions (fig. 40 et 41). Il est le pionnier de véritables fouilles – même rapides selon nos critères – puisqu'il embauche des ouvriers et récolte toutes les pièces, y compris les petites lamelles et des galets qui auraient pu servir de percuteurs. Il en décrit la stratigraphie avec soin et pense à mentionner les contextes de découvertes.

L. Rüttimeyer détermine également les os recueillis par F. Thioly. On prend conscience à cette époque de la présence d'une faune froide dans nos régions.

L'annonce de la découverte de la station Favre et de la fouille de l'abri Thioly sont l'occasion de graves problèmes diplomatiques entre deux chercheurs concurrents: F. Thioly et H.-J. Gosse, professeur de médecine légale et grand passionné d'archéologie. Celui-ci a toujours prétendu connaître l'abri précédemment à la visite de A. Favre, bien que F. Thioly précise dans ses articles que l'abri était invisible, recouvert de blocs détachés ultérieurement de la paroi du Salève, et qu'il ne l'avait trouvé qu'en suivant la couche de « terre noire » repérée par A. Favre. On peut penser que H.-J. Gosse connaissait l'emplacement de la station Favre et le niveau noir riche

en mobilier et qu'il y avait probablement récolté des objets archéologiques et des os, mais qu'il ignorait la présence de l'abri lui-même.

Une attestation, en date du 16 janvier 1868, du carrier Jean Fenouillet (B4 et fig. 10) vient apporter une lumière particulière sur la concurrence à laquelle se sont livrés les chercheurs H.-J. Gosse et F. Thioly: elle stipule que les objets découverts dans cette carrière jusqu'au 12 janvier 1868 n'ont été remis qu'à A. Favre, A. Rochat et H.-J. Gosse. A partir de cette date, la carrière est louée par la commune à quelqu'un d'autre (F. Thioly). Toute autre personne en possession d'objets de cette carrière les aurait volés. Fait touchant, le carrier a signé d'une croix.

H.-J. Gosse loue une zone plus haut dans la pente et cherche, pendant trois années, un nouvel abri. En 1871 il annonce une nouvelle découverte (abri Gosse), mais n'en précise pas le contenu.

2.1.3 La surveillance du site

Burkhard Reber, pharmacien d'origine argovienne, se passionna pour le site dès son arrivée à Genève en 1879. Il suivit très régulièrement les travaux des carriers, et récolta ainsi quelques objets épars. Il tenta en vain de faire protéger le site pour le conserver dans son état, même s'il était déjà en partie détruit. Il le documenta par des photographies prises entre 1880 et 1900 (fig. 11).

Il prospecta le pied du Salève, convaincu que le site s'étendait sur une plus grande surface que les seules carrières de Veyrier. Il repéra un nouvel abri en 1903, au lieu-dit Sur Balme, qui lui semblait en tous points identique aux abris de Veyrier. Quelques silex et une faune abondante lui feront dater le site de la « période intermédiaire », puis de l'Azilien.

Adrien Jayet eut le même genre de démarche. Ce géologue suivit très attentivement le travail des carriers et récolta ainsi les derniers indices des gisements fouillés un siècle plus tôt. Il débuta ses visites en 1934 et s'y rendit très régulièrement pendant près de 40 ans, s'entendant avec les ouvriers pour pouvoir observer les vestiges des abris, ensevelis parfois sous des déblais, et recueillir les objets archéologiques et les ossements. Son témoignage est précieux, surtout pour l'approche stratigraphique de l'intérieur des abris et de leur insertion dans une stratigraphie générale du gisement. Les objets ramassés en contexte remanié n'ont pas une origine assurée.

2.1.4 Les dernières tentatives

C'est à Raoul Montandon que l'on doit la dernière découverte de site paléolithique à Veyrier. En 1916, il fouille à Sous Balme, en compagnie de Louis Gay, un abri en partie démoli à l'explosif par les carriers ayant livré un squelette complet. Aucun artefact ne l'accompagnait, mais

Je soussigné Jean Fenouillet, carrier domicilié à Veyrier certifie n'avoir remis d'ossements et objets travaillés trouvés dans ma carrière qu'à Monsieur le Professeur Alphonse Favre et à Monsieur A. Rochat ingénieur et M. J. Gosse Docteur et cela jusqu'au 12^e janvier 1868, jour où la commune a loué à une autre personne la dite carrière que j'avais ouverte. Si quelques dates que les trois messieurs sus mentionnés ont eu en leur possession avant le 12^e Janv 1868 des objets provenant de cette carrière, c'est qu'elle me les a volés, ou qu'on lui a remis des objets qui m'ont été volés.
Genève 16 Janvier 1868 +
Nous soussignés certifions que Monsieur Jean Fenouillet ne sachant pas signer a fait sa croix.
François Perrenoud
Général Châtel
Sébastien Genest

une grande quantité de faune et de charbons de bois, issus d'une seule couche (d'après les fouilleurs) de 40 cm d'épais. La présence d'ossements de renne laisse penser à une contemporanéité avec le site des carrières de Veyrier. Suite à l'extrême abondance en os de batraciens, les fouilleurs baptiseront ce site l'Abri des Grenouilles.

Waldemar Deonna, en 1930, signale des fouilles de Louis Blondel et Louis Reverdin dans les anciennes carrières de Veyrier en automne 1928, qui livrèrent des vestiges d'occupations plus récentes (céramique, épingle en bronze, etc.).

Dans une dernière tentative de recherche, deux équipes concurrentes tentent de retrouver des vestiges des abris. Fiasco tant pour l'équipe du Département d'Anthropologie conduite par Alain Gallay, que pour celle de la circonscription Rhône-Alpes menée par J. Hubert et P. Persoud.

Ces deux essais mettent fin aux recherches archéologiques à Veyrier. Il ne reste rien du gisement, puisque les carrières sont devenues gravières et s'attaquent aux sédiments glaciaires déposés au pied du Salève. L'éboulement, totalement exploité, a lui aussi disparu (fig. 12).

Fig. 10 Attestation du carrier Jean Fenouillet du 16 janvier 1868.

Fig. 11 Vue des vestiges de l'abri Thioly vers 1890. Photo B. Reber.





Fig. 12 Vue des carrières de Veyrier vers 1980. L'éboulement a totalement disparu, au profit d'une exploitation de la zone en gravière. Photo A. Gallay.

2.2 Les chercheurs

2.2.1 D^r François-Isaac MAYOR (1779-1854)

Fils de Georges Rodolphe Mayor et de Marianne Monthoux, François Mayor naît à Bière (VD) le 16 mai 1779, se marie à Genève avec Louise Carrel le 5 septembre 1814 et meurt à Hermance (GE) le 4 octobre 1854. Il obtiendra la bourgeoisie d'honneur de Genève « en considération de ses bons et loyaux services pendant une épidémie de typhus » (Bret 1929, p. 63).

Docteur en chirurgie – il fait sa thèse à Montpellier en 1808 – il est connu pour ses découvertes en obstétrique. En 1818, il est le premier à écouter les bruits du cœur fœtal, à l'occasion de la grossesse de son épouse.



Fig. 13 Portrait du Dr François Mayor.

Il réalise une césarienne particulièrement audacieuse en 1845, dont on a gardé la mémoire d'une part parce que la mère survécut – malgré l'absence d'anesthésie et d'asepsie – et, d'autre part, parce que l'enfant n'était autre que Gustave Ador, le futur conseiller fédéral !

Il fut un personnage influent de la vie genevoise. En plus de ses fonctions de conseiller municipal de la Ville de Genève et de membre du Conseil Représentatif (organe législatif qui deviendra le Grand Conseil), il occupa les fonctions de vice-président du Conseil de Santé et de la Faculté de Médecine. Son engagement au sein de l'administration de la Ville de Genève lui vaut d'être nommé, dès 1820, adjoint à la direction du Musée académique (Deonna 1922). On retrouve son nom dans un procès-verbal du Musée académique de 1824 relatant le démaillotage d'une momie égyptienne donnée au musée par Pierre Fleuret. Les compétences de chirurgien de F. Mayor furent précieuses pour décoller les dernières bandelettes et pour identifier les différents organes (Chappaz 2003a). Il fait également partie des membres fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, qui siège pour la première fois en 1838.

Son nom fut mêlé au printemps 1837 à une rocambolesque histoire d'éléphant présentée au public qui, devenue agressive, dut être abattue après que le Dr Mayor l'ait achetée ; la population genevoise mangea la viande – une échoppe vendait du pâté d'éléphant à la Corrairie –, le Musée d'histoire naturelle de Berne pris la peau et F. Mayor garda les os (*Almanach du Vieux Genève* 1928). Soigneusement assemblés, ils font encore partie des collections du Muséum d'histoire naturelle de Genève, F. Mayor était, en effet, fondateur et membre de la Commission du Musée d'histoire naturelle de 1818 à 1854 (Wylér 1987).

Il est décrit comme « chirurgien averti et adroit, naturaliste, archéologue, ouvert à toute activité et curieux de tout » (Olivier 1958, p. 75).

C'est à lui qu'on doit la première mention du site de Veyrier, puisqu'il publie une lettre dans le *Journal de Genève* de novembre 1833 signalant la découverte d'ossements animaux et d'une « tige bardée d'épines travaillée par la main de l'homme » (A1). Il attribue les ossements de faune à un lynx ayant habité la caverne (abri Mayor).

Il retourne sur le site, peut-être à la suite des indications de L. Taillefer, et récolte d'autres objets, dont deux bâtons percés. L'un d'eux est la première manifestation d'art paléolithique à être mise au jour. Il s'agit de la pièce gravée d'un animal qui pourrait être une loutre (chap. 9.1.6, pl. 7/1). Seule indication chronologique: une description faite de ces objets par A. Favre (1868) dans une lettre adressée à E. Lartet (A3) qui parle d'une découverte faite « il y a environ une trentaine d'années » (Favre 1868, p. 250), soit très approximativement vers 1838. A ce propos, A. Favre indique que la silhouette gravée n'a été remarquée que depuis quelques jours. Ainsi, une des premières pièces d'art paléolithique découverte en Europe a été ignorée pendant 30 ans !

L'ensemble de ses découvertes a été donné à la Société d'histoire et d'archéologie, puis au Musée académique.

Son fils Isaac prend sa suite en médecine et en politique où il mène une carrière parallèle à celle de H.-J. Gosse, avec qui il s'entretient des découvertes de son père (B10).

2.2.2 Louis TAILLEFER (1814 -1878)

Fils d'un chirurgien dentiste établi à Genève, Louis Taillefer perd son père jeune (en 1836). Il fait des études de théologie à l'Académie. Il part exercer son ministère de pasteur dans les environs de Montreux et meurt à Bex (VD), le 21 mars 1878. Il passe, pour ses contemporains et successeurs proches, pour l'inventeur du site de Veyrier.

Une petite controverse règne sur la date de découverte d'objets archéologiques à Veyrier par L. Taillefer. Une lettre, adressée à Henri de Saussure, et reproduite par ce dernier dans un article de 1880 (A2), indique que la découverte date de 1834. Une lettre écrite à H.-J. Gosse annonce la découverte d'ossements fossiles et d'instruments humains, à l'été 1835. L'article de F. Troyon, rédigé d'après les renseignements que L. Taillefer lui a fournis, ne permet pas de trancher entre ces deux dates, puisqu'il indique ces découvertes comme datant d'il « y a une vingtaine d'années... » (Troyon 1855, p. 51).

Quoi qu'il en soit, il était encore un tout jeune homme lors de ses recherches à Veyrier, étudiant en deuxième année de philosophie, d'après sa lettre à H.-J. Gosse. Il était parti chercher des fossiles et est revenu avec des objets archéologiques !

Une partie de ses découvertes est présentée dans un article de F. Troyon (1855) 20 ans après les faits, d'après des indications orales de L. Taillefer. Sa lettre à H.-J. Gosse, en réponse à une demande de celui-ci, a pour but d'apporter des compléments à ce premier article. Il y explique la situation du gisement (abri Taillefer) et raconte qu'il n'en a emporté que quelques objets, sur de quoi « remplir deux ou trois grands tombereaux » (lettre de 1869), soit environ 2 m³ – la capacité d'un tombereau, grande charrette à deux roues, est estimée à 0,75 m³ (Mayor 1990) –, source de remords tardifs et d'encouragements pour « ceux qui cherchent et ceux qui trouvent de ne rien laisser perdre pour la Science » (*ibid.*) et décrit ces objets (ossements, silex, coquille, pendeloque).

Ces objets furent en majorité perdus, la mère de L. Taillefer les ayant jetés à la rue lors d'un séjour à l'étranger de celui-ci (A2). La version plus ancienne est nettement moins précise: les objets de sa caisse de Veyrier n'ont malheureusement pas été déposés tout de suite au Musée de Genève. Les pièces de la collection furent dispersées entre « diverses personnes qu'elles semblaient intéresser », et finirent « dilapidées dans diverses directions » (de Saussure 1880, p. 4). L. Taillefer lui-même assure pourtant que quelques pièces ont fini au musée (B5).

Les ossements d'animaux trouvés par L. Taillefer à Veyrier furent déterminés d'abord par C. Lyell, éminent géologue et naturaliste anglais contemporain de Darwin, « à son passage à Genève » (de Saussure 1880, p. 4), qui y reconnaît du renne, puis par L. Rüttimeyer (voir la lettre de celui-ci à H.-J. Gosse, B8).

On apprend qu'il avait eu des contacts avec le Dr Mayor qui, après la parution de son article dans l'*Indicateur d'Histoire et d'Antiquités suisses*, lui avait montré deux objets de sa collection, une hache en métal et une pièce en bois de renne. La lettre à H. de Saussure indique que « le Dr Mayor père, fit après moi fouiller l'excavation que j'avais ouverte » (de Saussure 1880). Cela corrobore le fait que F. Mayor se soit rendu à plusieurs reprises sur le site et qu'il ait trouvé le fameux bâton perforé au musté-lidé dans l'abri Taillefer (chap. 9.1.6).

C'est ce même L. Taillefer qui découvrira la grotte du Scé à Villeneuve en 1868 et la fouillera en compagnie d'H. de Saussure. Sa lettre à H.-J. Gosse de 1869 (B5) en fait d'ailleurs mention.

On pourrait penser que L. Taillefer a été le plus isolé des chercheurs de Veyrier. Son nom n'apparaît ni dans la Société de physique et d'histoire naturelle, ni dans la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, ce qui découle de son installation comme pasteur dans le canton de Vaud. Mais ses liens avec F. Mayor, F. Thioly, de Saussure, H.-J. Gosse et L. Rüttimeyer (fig. 9), montrent que cet isolement était relatif.



Fig. 14 Elie Wartmann. Document du CIg, BPU Genève.

2.2.3 Elie-François WARTMANN (1817-1886)

Fils de mathématicien, l'*Indicateur genevois* de 1831 et 1835 annonce un Wartmann «arithméticien», brillant physicien genevois, Elie Wartmann est nommé professeur à l'Académie de Lausanne à l'âge de 21 ans, puis, dix ans après, à celle de Genève où il succède à Auguste de la Rive. Il occupera ce poste jusqu'à sa mort en 1886, après en avoir été le recteur en 1861, puis le doyen de la faculté des Sciences. Il exerça également des fonctions publiques puisqu'il fut membre du Grand Conseil genevois pendant une dizaine d'années.

Ses recherches théoriques s'articulent autour de questions électriques (lien entre électricité et magnétisme), des divers aspects du spectre solaire (intensité lumineuse, chaleur et radiations) ou physiologique – il rédige un traité sur le daltonisme. Il s'intéresse également à l'application industrielle de phénomènes électriques: éclairage électrique, télégraphie, etc., ce qui lui vaudra d'être choisi comme juré lors de nombreux concours et expositions scientifiques internationaux. En parallèle il montre un goût prononcé pour les choses de la nature; on lui doit de très belles descriptions de météores ou d'orages.

Sa nécrologie le décrit comme curieux de tout, très bon orateur et bon pédagogue (*Archives des sciences physiques et naturelles*, 1886).

C'est ce savant ouvert à toutes les disciplines qui va récolter des objets sur le site au printemps 1835, à l'âge de 18 ans, selon ses propres indications (B3), ou plutôt en 1834, d'après la notice rapportant une communication faite à Lucerne en juillet 1834, devant la Société suisse de sciences naturelles, en compagnie de F. Mayor et W. Deluc (Mayor et al. 1835). Les indications de ses découvertes «dans diverses carrières de Veyrier» sont relatées dans une lettre envoyée à H.-J. Gosse, datée du 9 novembre 1868 (B3). Tous deux faisaient partie de la Société de physique et d'histoire naturelle et avaient l'occasion de s'y voir tous les mois lors des séances.

Il décrit une série de lames en silex – longues de 10 cm, larges de 2,5 cm et épaisses de 5 mm – des os enduits de calcaire stalagmiteux blanc-jaunâtre, dont une pièce pointue longue de 15 à 18 cm (interprétée comme aiguille), «terminée d'une part par une pointe, de l'autre par un trou à la partie la plus large». On peut penser à une pointe de sagaie, bien qu'aucune autre dans la collection ne soit perforée à sa base. Un autre objet retient toute notre attention: il s'agit d'une pièce «aplatie et grossièrement barbelée sur ses deux arêtes»; il y aurait donc eu un autre harpon à double rang de barbelures à Veyrier.

Un autre objet, énigmatique, s'est brisé lors de son dégagement: il s'agissait d'une pièce pointue, creusée d'une cannelure assez profonde sur toute sa longueur; sagaie à

rainure ou bois de renne rainuré pour détacher une baguette? E. Wartmann émet l'hypothèse d'une navette de tisserand. La description ne correspond pas à celle d'une navette magdalénienne.

A ces objets s'ajoutent des dents de petits carnivores et de grands herbivores (renne et cheval probablement).

W. Deonna émet l'hypothèse qu'une partie de la collection Wartmann aurait été rachetée à Paris par H.-J. Gosse (chap. 8).

2.2.4 Guillaume-Antoine DELUC II (1766-1841)

Une certaine incertitude a régné au fil des écrits sur Veyrier quant à l'indentité du membre de la famille Deluc (ou de Luc) qui a effectué des recherches à Veyrier. Le problème vient du fait que plusieurs garçons de cette famille portaient le même prénom et qu'ils étaient nombreux à être géologue, naturaliste, météorologiste ou physicien!

E. Pittard (1929) identifie le découvreur comme Guillaume Antoine II – dit William – Deluc (1766-1841). Il cite une lettre d'A. Favre à E. Lartet (1868) mentionnant la découverte d'un foyer par W. Deluc et corrèle ces données avec des pièces transmises au Musée d'art et d'histoire de Genève par le conservateur du Musée d'histoire naturelle à qui le petit-neveu du découvreur – lui-même prénommé William – les aurait données. Une étiquette indiquait «trouvées au-dessus de Veyrier, dans une agglomération stalactitique avec ossements entre des rochers».

Les comptes-rendus des séances de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève de 1911 mentionnent eux aussi le nom de «William Deluc, arrière petit-neveu du météorologiste» (Guillaume-Antoine de Luc).

Le Guillaume-Antoine, dit William Deluc qui a récolté des objets à Veyrier, serait le fils cadet de Guillaume-Antoine I – lui-même frère de Jean-André I, le météorologiste à l'origine des thermomètres au mercure et ami de Rousseau – et le frère de Jean André II. D'après A. Cartier (1916-18, p. 58), ce commerçant avait d'abord «passé plusieurs années à Alicante, puis séjourné en Angleterre». Dès son retour à Genève, en 1916, il devient secrétaire de la Commission des Communes (informations transmises à A. Cartier par W. Deluc, le petit-neveu de ce personnage, Cartier 1916-18, p. 58, note 2).

Il semblerait, d'après les procès-verbaux de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, que W. Deluc ait présenté plusieurs découvertes différentes, en juin 1834, en mars 1835 et en janvier 1837 et qu'il s'agissait d'ossements; nulle mention d'objets archéologiques à proprement parler et pourtant deux artefacts à son nom font partie des collections du Musée d'art et d'histoire (chap. 8). La première de ces dates est confirmée par le compte-rendu de sa

présentation en commun avec F. Mayor et E. Wartmann devant la Société suisse de sciences naturelles en juillet 1834 (Mayor et al. 1935).

La seule indication de ses découvertes à Veyrier vient d'A. Favre qui signale, en 1868, la découverte de W. Deluc, une trentaine d'années auparavant, d'un « foyer où il y avait du charbon, des ossements et du noir de fumée attaché aux rochers » (Favre 1868, p.249). Il mentionne une cavité où l'on vient de découvrir des ossements. Formée de deux gros rochers, « remplie de quelques gros blocs et de cailloutis très compact ». Ce cailloutis contenait des ossements, associés à une « terre noire ». A. Favre indique la découverte d'objets archéologiques dans les déblais des carrières.

2.2.5 Alphonse FAVRE (1815-1890)

Eminent géologue, professeur à l'Université de Genève, on lui reconnaissait une grande rigueur dans ses travaux, que ce soit le relevé de la carte géologique du canton de Genève ou une étude sur les blocs erratiques. A ce propos, ce savant donne une description très juste et précise de la chronologie des occupations à Veyrier. Il reconnaît la présence de blocs erratiques et de terrasses d'alluvions sous les blocs éboulés. Il en déduit que l'occupation humaine est postérieure à l'époque glaciaire. Il propose une montée spectaculaire des eaux du bassin du lac Léman pour expliquer ces terrasses.

C'est le 30 septembre 1867, lors d'une excursion avec le Club jurassien à qui il présente la découverte de L. Taillefer, qu'il découvre un nouvel abri (abri Thioly). Il ramasse, en plusieurs fois, un lot d'objets qu'il montre à F. Thioly en janvier 1868. Celui-ci entreprendra des fouilles dans l'abri, mais A. Favre indique que H.-J. Gosse connaissait déjà le site (chap. 2.2.7).

Les ossements récoltés par A. Favre sont envoyés à L. Rüttimeyer de Bâle pour expertise. Celui-ci y reconnaît du renne en grande quantité, du cheval, de l'auroch, du cerf (mégacéros), du lièvre, du lapin, de la marmotte, du blaireau, du lagopède, du bouquetin et de l'humain (première mention de découverte anthropologique sur le site), représenté par quelques fragments d'adulte et deux morceaux de crâne de nouveau-né, avec une perforation (chap. 7).

Au nombre des pièces archéologiques, on compte trois douzaines de silex taillés, de diverses couleurs, une pointe de sagaie, un poinçon ou aiguille, une plaque d'os gravée.

Comme nombre de ses contemporains, A. Favre possédait un cabinet de « curiosités ». Les objets recueillis par le géologue furent donnés au Musée d'histoire naturelle par son fils. Les pièces archéologiques furent transmises par la suite au Musée archéologique.

A. Favre réfléchit à la provenance des silex taillés à Veyrier et propose, dans une lettre à G. de Mortillet datée du 22 mars 1868 et transcrite partiellement par celui-ci dans les *Matériaux*

pour *l'histoire de l'homme* de la même année (Mortillet 1868, p.94): « ... j'ai trouvé au Petit-Salève, en place, une très grande quantité de rognons de morceaux de silex blonds, noirs, se rapprochant de l'agate. Ces silex sont souvent gros comme les deux poings (...) La formation qui renferme ces pierres est le poudingue de Mornex (...) un terrain tertiaire marin, inférieur à la molasse d'eau douce ».

Cette hypothèse sera ensuite abondamment reprise. L'étude des provenances des silex (chap. 10.4) démontre pourtant son peu de vraisemblance.

2.2.6 François THIOLY (1831-1911)

Né en 1831, François Thioly était chirurgien dentiste. Son cabinet se trouvait au 1^{er} étage d'un immeuble cossu du Grand-Quai (actuel quai Général Guisan) et connaissait un grand succès, particulièrement auprès de la clientèle féminine. Il s'était marié jeune, en 1853, avec une demoiselle Bellon de Lyon dont il eut six enfants, entre 1854 et 1863. Veuf, il épousa Julie Henriette Jaillet (*sic*) de Granson, dont il eut trois filles, entre 1882 et 1884 (comm. pers. d'A. Thioly). Il s'essaya à la politique et fut élu pour deux ans au Grand Conseil genevois. Il se ménagea une retraite paisible, puisqu'il cède, à 55 ans, son cabinet à son fils aîné (*Annuaire du canton de Genève* 1887).

C'est par ses talents d'alpiniste que ce médecin fut célèbre: après diverses ascensions, dont celle de la Jungfrau en 1862, il fonde, avec d'autres, la section genevoise du Club alpin suisse, en 1863, ensuite, il ouvrit une voie dans le Cervin en direction de l'Italie, en août 1868, en compagnie d'un de ses amis carougeois, Hoiler. Il termine peu après sa carrière d'alpiniste, s'étant brouillé avec les membres du Club alpin.

Il connaissait particulièrement bien le Salève dont il avait exploré diverses grottes, notamment dans la région du Coin, au lieu-dit Chavardon, dès 1863. Certaines avaient déjà été fouillées anciennement, mais leurs déblais recelaient encore de la céramique de différentes cultures: « âge du bronze et peut-être premier âge du fer » (Thioly 1867, p.7). Un peu plus bas, il repère des abris sous roche où, à « soixante centimètres de profondeur » il trouve de la céramique romaine et plus ancienne, ainsi que du matériel de broyage et des ossements animaux. Il remarque que les objets s'organisent en deux couches différentes. Il décrit très minutieusement ses recherches dans la voûte des Bourdons, distinguant la stratigraphie et l'organisation spatiale des couches. La description de la céramique est exemplaire: aussi bien la couleur que la qualité du dégraissant, voire des traces d'utilisation du tour, sont présentés en accompagnement de planches joliment dessinées. On reconnaît de la céramique commune campaniforme et du Bronze final. Il établit à juste titre des parallèles avec

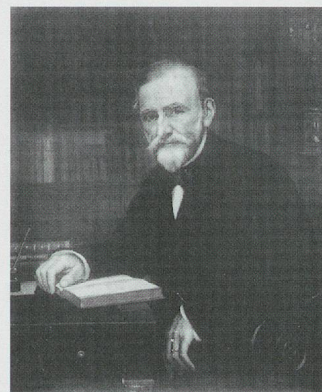


Fig. 15 Alphonse Favre. Document du CIG, BPU Genève.



Fig. 16 François Thioly. Document de la collection privée de Monsieur A. Thioly.

les sites palafittiques de Neuchâtel ou du lac du Bourget. Ses recherches donnent lieu à la rédaction de rapports de fouille très soignés et sérieux. Les vestiges de faune recueillis lors de ses fouilles seront donnés à étudier au professeur L. Rüttimeyer de Bâle.

Un de ses articles (Thioly 1867, p. 18) mentionne « douze endroits de la commune de Colonges » où il a récolté de la céramique semblable à celle des Bourdons. On peut donc y voir une exploration relativement systématique des sites archéologiques du Salève !

C'est dans ce contexte que s'inscrivent ses travaux dans les carrières de Veyrier en 1868. F. Thioly attribue à A. Favre la découverte du gisement qu'il exploita par la suite. Ce dernier ayant récolté une série de silex taillés et des fragments de renne lors d'une excursion du Club jurassien, il les montra en janvier 1868 à F. Thioly. Celui-ci savait que le site avait déjà livré des vestiges archéologiques une trentaine d'années auparavant, à une centaine de mètres, notamment par les découvertes de L. Taillefer. Il loua l'emplacement le 16 janvier 1868 (attestation du carrier Fenouillet, B4) et entreprit des travaux de déblaiement qui lui permettent de « pénétrer sous trois grandes roches s'appuyant par le haut et s'écartant par le bas » d'un volume de 8 m par 5, pour 2 m de haut (abri Thioly). D'après les indications qu'il donna à Cartier en 1903 (rapportées par celui-ci en 1916-17), il pénétra dans l'abri par le fond qui avait été dégagé par les carriers.

L'abri était entièrement sédimenté et l'accès se fit par une tranchée. Les fouilles produisirent un grand nombre d'objets, dont de très nombreux ossements, répandus sur toute la surface de l'abri et même « en dehors de la couche noire ». Ils furent, comme ceux trouvés par A. Favre, envoyés à L. Rüttimeyer, de Bâle. Celui-ci met en avant la qualité de cette collection qui lui semble plus homogène que celle d'A. Favre (absence de lapin), et constate l'absence d'ossements humains. La moitié de la collection est constituée de renne, cheval, grand bœuf, cerf (ordinaire et non mégacéros), bouquetin, chamois, marmotte, lièvre variable, ours brun, loup, renard, lagopède et cigogne. La question de la domestication de certains de ces animaux est posée, mais elle semble déjà être un point de désaccord à l'époque de ce texte.

F. Thioly estime à 4 ou 5000 les silex recueillis, dont seulement « cinq ou six cents que l'on peut considérer comme de beaux spécimens » (Thioly 1869). Il présente également des pointes de sagaies en bois de renne (identifiées comme des poignards), des aiguilles à chas, une phalange de renne perforé (un sifflet ?) et surtout un magnifique bâton perforé présentant sur une face « un animal herbivore dont la tête est armée de cornes rejetées en arrière, et de l'autre côté un rameau de fougère », puis un autre bâton perforé, plus petit, orné de gravures géométriques.

Il remarque, avec un à propos saisissant pour l'époque, des pièces en cours de fabrication ou des andouillers rainurés, « preuve que les instruments en os se fabriquaient, comme ceux en silex, dans la caverne même » (Thioly 1869).

Il récolte également des éléments de parure, des perles en matériaux carbonisés (!), des dents perforées et des coquilles (23 petites et 4 grandes, ces dernières percées de 2 trous de perforation). Ayant remarqué que les coquilles sont d'origine marine, il en déduit un commerce à grande distance.

On ne peut qu'admirer les qualités de rigueur, pour l'époque, d'un F. Thioly. En effet, il lève un rapide croquis du gisement (au crayon, sur une enveloppe, indiquant les dimensions de l'abri) et prend la peine de réfléchir à des notions de mélanges possibles ou d'ensemble clos. C'est le cas pour l'étude de la faune, où il signale à L. Rüttimeyer que sa collection est homogène, car issue d'une caverne scellée, alors que celle de A. Favre est probablement plus hétérogène puisqu'elle provient d'un lieu ouvert (B8).

La carrière d'archéologue de F. Thioly fut marquée par une forte rivalité avec H.-J. Gosse. Entre autre, la paternité de la découverte de l'abri Thioly créa de fortes dissensions entre ces deux chercheurs. Les joutes ne furent pas que verbales, puisqu'on relate que les deux hommes en vinrent aux mains le jour où leurs souterrains respectifs dans la carrière Fenouillet à Veyrier se rejoignirent (*Almanach du Vieux Genève* 1958, p. 57). Il semble, d'après les indications de A. Cartier (1916-16, p. 68) que les deux hommes aient déjà été concurrents dans la recherche d'antiquités lacustres.

Le musée – par son conservateur H.-J. Gosse ! – acheta 1000 francs (soit une valeur actuelle comprise entre 15000 et 20000 CHF, d'après les aimables indications de M. Campagnolo, conservateur du Cabinet de numismatique du Musée d'art et d'histoire de Genève) une grande partie de ses pièces à F. Thioly en mai 1897 (registres du Musée d'art et d'histoire de Genève). Un lot de deux cents pièces qu'il avait gardées intégra le musée à sa mort, racheté à sa veuve par B. Reber.

2.2.7 Hippolyte-Jean GOSSE (1834-1901)

Fils de Henri-Albert Gosse et de Louise Agasse (tante du peintre), Hippolyte-Jean Gosse était médecin « par vocation et par devoir, mais archéologue né » (Cartier 1901).

Son père, ayant fait des études de médecine à Paris était pharmacien à Longemalle. Il semble avoir été un personnage. Il s'essaya à la politique (Conseil municipal de la ville de Genève), à de nombreuses recherches scientifiques, posséda une usine de poterie, créa des eaux minérales artificielles, avec un Allemand, un certain Schweppe dont il se sépara et qui connut par la



Fig. 17 Gravure de la maison Gosse au Salève datée de 1815. Document du Centre d'iconographie genevoise, BPU.

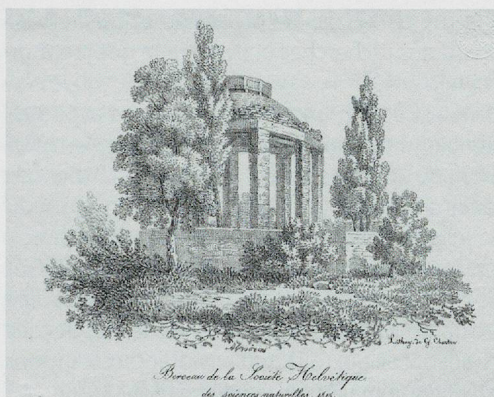


Fig. 18 Gravure du berceau de la Société helvétique de sciences naturelles datée de 1815. Document du Centre d'iconographie genevoise, BPU.

suite la gloire que l'on sait. Comme les érudits de son temps, il avait son cabinet de curiosités (fig. 17). Il possédait une propriété à Mornex, sur le Petit Salève, qui porte depuis le nom de Mont Gosse. Se passionnant pour les idées naturalistes de J.-J. Rousseau, il y fonde en 1815, en compagnie d'une trentaine de savants venus de Suisse, la Société helvétique pour les Sciences naturelles (fig. 18). Cette résidence sur le Salève influencera peut-être le goût du fils pour l'archéologie du pied de cette montagne.

H.-J. Gosse s'était spécialisé en médecine légale, discipline qu'il enseigna à l'Université de 1876 jusqu'à sa mort; à ce titre, on lui doit des communications à la Société de physique et d'histoire naturelle sur l'insensibilité à la piqûre d'une aiguille d'un muscle contracté ou les vertus comme désinfectant et désodorisant d'un liquide utilisé à la morgue! C'est lui qui signa le rapport d'autopsie de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, assassinée à Genève le 10 septembre 1898.

Il s'engagea activement dans la vie politique, puisqu'il fut pendant près de 30 ans, à la suite de son père, membre du Conseil municipal de la ville de Genève, dont il présida le Conseil administratif en 1881, et parlementaire au Grand Conseil genevois de 1875 à 80.

En parallèle de ses obligations politiques et de sa carrière de professeur à l'Université, il assumait longtemps la fonction de conservateur tour à tour ou conjointement de plusieurs musées genevois: le Musée historique genevois, le Cabinet des antiquités, le Musée épigraphique, la Salle des armures, et surtout le Musée académique dès 1863 (Chappaz 2003b) ou 1864 (Deonna 1922), puis le Musée archéologique de Genève dès sa création en 1872 jusqu'à sa mort en 1901. Il est à l'origine de la fondation du Musée d'art et d'histoire, chargé de réunir les collections de nombreux musées différents en un seul lieu. C'est lui qui créa un véritable inventaire des collections du Musée académique et l'attribution à chaque pièce d'un numéro unique – précédé d'une lettre par section –, marqué sur l'objet lui-même et corrélé à un registre (Chappaz 2003a).

En bref, on peut dire que, poursuivant la carrière de son père, il sera de tout et dans tout.

Aux diverses sociétés dont il est membre, il présente en alternance des communications sur la médecine et l'archéologie, pendant plusieurs années, puis l'archéologie semble avoir pris le pas sur la médecine. Au travers des comptes rendus de la Société de physique et d'histoire naturelle ou celle d'histoire et d'archéologie, on trouve les traces d'une culture étendue et d'une grande curiosité. Il se lance avec la même aisance dans une description d'antiquités trouvées dans le lac à Genève, dans des observations sur les dates de pousse des champignons ou sur les orages!

Il semble s'être intéressé très jeune aux vestiges du passé: le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie* renferme une notice de sa plume en 1855 déjà – il a alors 19 ans – sur d'anciens cimetières trouvés en Savoie ou dans le canton de Genève. Il s'intéresse également aux vestiges lacustres de la rade de Genève.

Il fait un long séjour à Paris pour achever ses études de médecine et continue à s'intéresser au passé. Son nom est mentionné au nombre des chercheurs qui écumaient les carrières de graviers de Paris en 1859, à la suite de J. Boucher de Perthes. Il écrit d'ailleurs un article à ce sujet (Gosse, sd.), mentionnant des ossements fossiles – déterminés par E. Lartet – et des silex taillés qui feront l'objet d'une communication à l'Académie des sciences en avril 1860. Le virus de l'archéologie l'avait atteint!

Dans ces notes manuscrites – peut-être le brouillon de son projet de synthèse sur Veyrier – il raconte que « en 1860 étant à Paris, je trouvais chez Mr Guy, préparateur d'objets d'histoire naturelle, rue de l'École de Médecine, un certain nombre d'ossements avec cette indication « Trouvés à Veyrier sous Salève près Genève ». Ils avaient été vendus par un Mr Dumont. Je me rendis acquéreur de cette petite collection et je la soumis à Mr Lartet qui me signala le fait intéressant de la présence dans ces os d'un maxillaire de renne. Il l'a signalé en 1861 dans ses « nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères réputés caractéristiques de la dernière période géologique » (B11). Cette rencontre marque le début de l'intérêt de H.-J. Gosse pour le site de Veyrier. Une lettre à Troyon postée de Paris nous apprend qu'il y est toujours en 1862, résidant



Fig. 19 Hippolyte-Jean Gosse. Document du CIG, BPU Genève.

à la rue de l'École de Médecine et qu'il entreprend des recherches actives sur le gisement de Veyrier.

C'est à H.-J. Gosse que l'on doit d'avoir rassemblé, du vivant de leurs inventeurs, le maximum de données sur les découvertes anciennes faites à Veyrier.

On a retrouvé dans ses archives personnelles, léguées au Musée d'art et d'histoire de Genève en 1929 (Deonna 1930, p. 30) par sa fille Madame Maillart, des copies de lettres reçues et envoyées aux différents protagonistes, pour collecter le maximum d'informations.

Il s'informe tout d'abord auprès de F. Troyon pour obtenir des précisions supplémentaires, suite à son article paru dans *l'Indicateur d'Histoire et d'Antiquité suisses* où il faisait part des trouvailles de L. Taillefer (chap 2.2.1 et B1). Lettre à laquelle Troyon répond 19 jours plus tard (B2), en s'excusant de son retard (!): l'attribution des pièces à Etrembières s'est faite à partir d'« une étiquette accompagnant les objets ou d'après l'indication du conservateur »; cette information est corroborée par l'étiquette qui accompagne des copies de ces objets, conservées au Musée de Lausanne. Suivent des considérations sur la durée de l'occupation du site de Veyrier.

H.-J. Gosse se rend sur le site, avant 1867, puisqu'il affirme avoir eu connaissance de la station trouvée par A. Favre, avant ce dernier. Celui-ci le confirme dans une note de 1868. D'ailleurs, l'annonce de la découverte d'A. Favre dans les *Matériaux pour l'histoire de l'homme* de 1868 (p. 4) contient l'indication que H.-J. Gosse était familier du site: «...l'année passée, M. John Evans et sir John Lubbock, guidés par M. Gosse, retrouvèrent quelques débris de cette station», c'est-à-dire celle qui avait été fouillée 30 ans auparavant.

La question est de savoir s'il a récolté de nouveaux objets sur le site avant 1868 ou si ce sont ceux des collections d'autres chercheurs plus anciens qu'il aura rassemblés. Une attestation du carrier Jean Fenouillet (B4) indiquerait que H.-J. Gosse était venu récolter des objets sur le site découvert par A. Favre avant les travaux de F. Thioly, soit entre septembre 1867 et janvier 1868. Le récit de H.-J. Gosse – notes préparant une communication orale? (B11) – indique des travaux de recherche et de surveillance des carrières dès 1864, en compagnie d'Alexandre Rochat, ingénieur et privat docent de l'Université de Genève où il enseigne, entre 1880 et 1881, la géologie du bassin du Léman. Un carnet de notes géologiques (1846-1882), couvrant ses années d'études en sciences et sa carrière professionnelle, montre la proximité et l'étroite collaboration entre les deux hommes. Outre les relevés originaux des plans et coupes des abris fouillés de concert, on y trouve une copie de la lettre de L. Rüttimeyer à H.-J. Gosse (B8).

S'étant fait devancer par son concurrent – qui avait loué l'emplacement de l'abri – H.-J. Gosse loue dès avril 1868 à son tour une zone à

proximité du gisement: «...trois grottes situées au-dessus des carrières de Veyrier». Ses recherches paraissent infructueuses jusqu'en 1871 où il découvre un nouvel abri dans la carrière Japel (abri Gosse), dont il parle dans les *Matériaux* de 1873 (dans lequel il voit une sépulture avec vestiges d'un repas funéraire); le problème est qu'il présente des objets qui semblent appartenir à des collections plus anciennes, dont une « plaque d'os avec des dessins au trait » (Gosse 1873, p. 352), peut-être la même que celle qui est déjà mentionnée dans le lot d'A. Favre (A3) et la planche d'accompagnement représente des objets de la collection Mayor. Seuls les croquis d'A. Rochat (chap. 3.4) valident cette découverte. Les décomptes de faune de L. Rüttimeyer mentionnent la présence d'os humains, corroborant, en partie, l'idée d'une sépulture. Les objets qu'il y recueille, os, bois de renne et silex, ainsi que les pièces découvertes sur l'ensemble du gisement de Veyrier, soit plus de 500 objets, sont donnés au musée en 1873.

Un petit lot d'artefacts de Veyrier, qu'il avait en sa possession précédemment, a été donné au musée en décembre 1863. Il faut lui reconnaître la grande qualité éthique d'avoir déclaré « qu'un directeur de musée ne devait pas avoir de collection particulière » (Cartier 1901, p. 212); aussi incorpora-t-il systématiquement les siennes à celles du musée.

Deux billets écrits par A. Favre (B6) montrent les liens qui unissaient les deux chercheurs. Ils sont difficiles à placer chronologiquement: soit ils datent d'avant septembre 1867 et pourraient corroborer l'ancienneté des travaux de H.-J. Gosse à Veyrier, soit ils lui sont postérieurs et parlent des travaux de H.-J. Gosse proches de l'abri Thioly ou de l'abri Gosse. La deuxième hypothèse paraît plus plausible.

Malheureusement, malgré la somme d'énergie investie, H.-J. Gosse ne publiera jamais sa synthèse des données sur les abris de Veyrier; il aurait pourtant été le mieux à même de le faire, lui qui avait rassemblé les récits et les objets de quasi tous les chercheurs. En 1870, en compagnie d'A. Rochat, il avait même déjà préparé les planches montrant la situation des différents abris, leurs coupes, et des dessins des objets. C'est Emile Cartailhac, conservateur du musée de Toulouse et directeur de ce qui deviendra la revue *l'Anthropologie*, qui transmet au Musée de Genève des copies de ces planches inédites (B12), on en retrouvera d'autres dans les papiers de H.-J. Gosse légués au musée par sa fille, certaines portant l'indication « bon à tirer » (pl. I à VIII). Une lettre du secrétaire de la Société d'histoire et d'archéologie de 1869 confirme ce projet de publication (B7).

Dans sa lettre de 1873 au Dr Mayor fils, H.-J. Gosse parle encore d'une publication en cours. Louis Revon, dans sa synthèse des découvertes savoyardes de 1878, annonce la publication en ces termes: « M. Hippolyte Gosse, conservateur du Musée archéologique de Genève, prépare

une importante monographie dont les planches, en partie coloriées, sont lithographiées avec la plus grande exactitude. Cet ouvrage aura pour titre « Station de l'âge du renne à Veirier, Genève, in-4° » (Revon 1878, p. 13); en 1878 la parution semble imminente et pourtant rien n'est publié, bien que H.-J. Gosse vive encore plus de 20 ans après cette annonce. A. Cartier (1916-17) émet l'hypothèse que c'est parce que H.-J. Gosse n'avait pas accès aux collections complémentaires de F. Thioly qu'il renonça à une publication partielle des données de Veyrier. L'achat d'une grande partie des collections Thioly en 1897 par le musée intervient peut-être trop tard pour lui.

Le même A. Cartier (1901) décrit H.-J. Gosse, dans sa nécrologie, comme touche-à-tout, sans vraiment toujours maîtriser tous ses sujets – qui sont aussi variés que les étoffes égyptiennes du Fayoum, l'âge du Renne en Suisse, l'âge du Fer, les sépultures mérovingiennes, l'art byzantin, l'art paléochrétien, etc. – voire entraîné plus par une imagination très vive que par des méthodes rigoureuses! Mais peut-être les relations entre les deux hommes n'étaient-elles pas cordiales, si on en juge par une note manuscrite de B. Reber à propos de Cartier (note D7).

2.2.8 Ludwig (Louis) RÜTIMEYER (1825-1895)

Ludwig Rütimeyer, issu d'une famille de pasteurs bernois, avait effectué une partie de ses études à Paris, d'où une maîtrise parfaite de la langue française. Après des voyages en France, en Italie et en Angleterre, il revient s'installer en Suisse où il est nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'Université de Bâle; il occupera cette chaire jusqu'à sa mort.

C'est l'un des pionniers de l'archéozoologie. Il est célèbre, entre autres, pour son étude de la faune des palafittes. Son nom est même cité avec révérence par Darwin dans son ouvrage *De l'origine des espèces*, et par Nietzsche en séjour à Bâle, en 1875.

Ce savant est intimement lié au site de Veyrier: c'est lui, en effet, qui détermina les assemblages de faune que L. Taillefer, puis A. Favre, F. Thioly et H.-J. Gosse y avaient récoltés (Rütimeyer 1868).

Les archives de H.-J. Gosse conservent une longue lettre, datée du 10 décembre 1871 (B8), de ce savant qui donne les résultats de ses analyses. Elle apporte un éclairage très intéressant au site de Veyrier, puisque ce chercheur y compare les assemblages de faune des différentes collections avec celles de la grotte du Scex vers Ville-neuve, fouillée par H. de Saussure et L. Taillefer.

On apprend, par une note à H.-J. Gosse (B9) qu'il était un travailleur acharné, ayant « très peu de loisir pour tout ce qui n'est pas de mon devoir » et qu'il travaillait dans de rudes conditions, le local où étaient déposés les ossements n'étant pas chauffé.

2.2.9 Burkhard REBER (1848-1926)

Après des études de pharmacie à Neuchâtel, Strasbourg et Zurich, Burkhard Reber s'installe à Genève vers 1879. Il occupe la fonction de pharmacien en chef de l'Hôpital cantonal de Genève entre 1884 et 85, puis il ouvrira son officine au boulevard J. Fazy qu'il abandonnera en 1898. Parallèlement, il embrasse une carrière politique et est tour à tour membre du Conseil municipal et du Grand Conseil genevois.

On lui connaissait la passion des collections. Il en réunit une très belle de pots et d'objets de pharmacie, qu'il exposa à Genève en 1893 et qui est conservée au Musée de Nyon.

S'intéressant à des sujets variés, il laisse une bibliographie importante, portant autant sur des sujets ayant trait à la pharmacie ou à la médecine, qu'à l'archéologie, plus spécialement l'archéologie genevoise. Fait amusant, il publia même un extrait de correspondance entre H.-A. Gosse – le père d'Hippolyte-Jean – et P.-F. Tingry. Il fut conservateur du Musée épigraphique de Genève dès 1908 (Deonna 1926).

B. Reber se passionna donc pour l'archéologie et plus particulièrement pour celle de Veyrier. Il écrit (1909, p. 6) que dès 1879, il s'est « voué à la recherche de tout ce que cette station du renne pouvait encore contenir en fait d'objets ». A ce titre, il acquiert le solde des objets de la collections Thioly qui étaient restés en la possession de celui-ci, essentiellement des silex – dont des « microlithes » – et des coquilles perforées (Reber 1915) et y joignit sa propre collection. On sait, par une note manuscrite, qu'il s'était rendu à Veyrier avec F. Thioly en 1892-93 pour y faire des photos, ce que confirme la présence de F. Thioly sur certaines d'entre elles (fig. 45).

Il déplore la perte de ce site unique que sont les abris sous blocs et en regrette l'absence de plan. Il tente de remplacer ce manque d'archivage par des photographies systématiques de ce qu'il reste, dès 1880, et par des enquêtes auprès des « vieux habitants, des entrepreneurs et des ouvriers carriers » (Reber 1909, p. 10). Il signale trois emplacements principaux ayant livré des vestiges (Reber 1902). C'est l'un des derniers chercheurs à pouvoir contempler le site dans un état relativement proche de celui de sa découverte.

Il fréquente régulièrement le site de Veyrier et y pratique quelques ramassages d'objets. Essentiellement dans l'abri Thioly (qu'il ne nomme pas, mais dont il indique qu'on y a trouvé un bâton perforé orné d'un bouquetin) qui aurait abrité plusieurs foyers. Il parle d'une collection qu'il aurait constituée, essentiellement en 1879-80 à partir d'un foyer (Reber 1902, p. 10) de l'abri Thioly (Reber 1902, p. 13), mais ne la décrit pas, sauf des ossements d'animaux étudiés par Th. Studer de Berne. Il se considère comme le dernier observateur du site survivant (voir manuscrit D9).



Fig. 20 Burkhard Reber. Document du CIG, BPU Genève.

Persuadé que le site ne se concentre pas que dans les carrières de Veyrier, il prospecte les flancs du Salève. Il découvre un nouvel abri-sous-roche, en 1903 (chap. 11.4), au-dessus de la Balme, à moins d'un kilomètre de distance des carrières. Le site est localisé « dans une combe parsemée de gros blocs » (Reber 1904a, p. 157). L'un d'entre eux, d'une vingtaine de mètres en tous sens, formait le toit d'un abri. Les premiers objets (des ossements animaux et une épingle en os) furent découverts lors de l'exploitation du bloc par les carriers et furent perdus. L'espace vide sous le bloc mesurait 5 m par 5,50 m.

Il fouille le site « très soigneusement » (Reber 1904b), remarque une stratigraphie des couches, dont une indurée, « longuement piétinée » (Reber 1904b, p. 158) avec un foyer construit dans le fond de l'abri. Il en retire de nombreuses pièces de faune brisée, trois dents humaines et une industrie qu'il compare à celle de Veyrier. En fait peu d'objets : un nucléus en silex jaune, un racloir et de l'ocre jaune. Il les donna au musée en 1925 en même temps que ses collections archéologiques et que sa bibliothèque (Deonna 1926).

L'étude de la faune révèle pourtant des espèces domestiques. B. Reber classe le site dans « une période intermédiaire entre le paléolithique et le néolithique » (Reber 1904b) ; il la qualifiera d'azilienne quelques années plus tard (Reber 1913) ; une note manuscrite montre qu'il se considérait comme un précurseur de ce sujet (D11).

Il est chargé de trier les collections archéologiques, dont celle de Veyrier, en vue de leur déménagement au tout nouveau Musée d'art et d'histoire, ce qu'il acheva en 1903 (lettre à Cartier, D3).

B. Reber restera toute sa vie un ardent défenseur du patrimoine et appellera une loi de protection des monuments préhistoriques. Ses efforts pour conserver le gisement de Veyrier restèrent, malheureusement, vains (Reber 1912).

Sa façon embrouillée d'écrire – annonçant des informations qu'il pourrait livrer ultérieurement mais qui ne sont jamais publiées – et son habitude de mélanger des généralités sur un sujet avec des informations précises d'un gisement, amoindrissent la valeur de ses textes.

Ses relations avec les autres chercheurs s'intéressant à Veyrier ne semblent pas toujours avoir été bonnes. Il était en conflit avec A. Cartier. Une note manuscrite signale leur mauvaise entente (D7).

B. Reber semble avoir été très sûr de la valeur scientifique de son travail et avoir souffert, peut-être, de ne pas avoir été accepté autant qu'il l'aurait souhaité au sein des groupes de chercheurs qui lui étaient contemporains (voir le manuscrit de son dernier mémoire, inédit, sur Veyrier, D9).



Fig. 21 Louis Gay. Extrait d'une photo de groupe intitulée « les boueux de 1939 ». Photo archives SSG. <http://www.hypogees.ch/archives/photo/1939.htm>.

2.2.10 Alfred CARTIER (1854-1921)

Cet érudit, qui acquit ses immenses connaissances en histoire puis en archéologie en autodidacte, avait une formation d'employé de banque et ses qualités d'administrateur lui furent précieuses tout au long de sa carrière. On le trouve à la tête de l'organisation de l'exposition nationale de Genève en 1896. Il fut surtout le bâtisseur du Musée d'art et d'histoire, puisqu'il succéda à H.-J. Gosse à la tête du musée, après une année de vacance du poste et une année assurée par Emile Dunant, l'adjoint de H.-J. Gosse.

Il publia une synthèse remarquable de précision et de détail sur les travaux de Veyrier et, le premier, il se lance dans l'historique des différentes découvertes et auxquelles il corrèle les pièces des collections du musée.

Personnage torturé et maniaque du détail, il apporta son goût pour la précision dans ces recherches (Favre 1922).



Fig. 22 Alfred Cartier. Tiré de Rivoire 1922.

2.2.11 Raoul MONTANDON (1877-1950)

Architecte de formation, Raoul Montandon s'était intéressé à l'archéologie dans le sillage d'E. Pittard. On lui doit d'énormes synthèses bibliographiques, dont la « Bibliographie générale des travaux paléolithiques et archéologiques parue de 1917 à 38 » qui regroupe plus de 30 000 titres et, plus localement, une somme de toutes les découvertes archéologiques du canton de Genève, avec une très bonne carte archéologique, en 1922.

C'est donc en fin connaisseur de l'archéologie locale qu'il se penche sur l'aspect chronologique des occupations de Veyrier et leur raccord avec les stades glaciaires (Montandon 1914-15 et 1915) ; il participe à la synthèse d'A. Cartier (1916-17) en dessinant le plan général des carrières et les objets lithiques. Il fouille en 1916, en compagnie de L. Gay, un nouvel abri qui se situe à 500 m des abris découverts au 19^e siècle et légèrement plus haut dans la pente, au lieu dit « Sous Balme ». Cet abri était également

formé par de gros blocs détachés de la paroi du Salève.

La découverte d'un squelette par les carriers, après un coup de mine, attira R. Montandon et L. Gay (1917 et 1919) qui constatèrent de nombreux petits ossements et des charbons de bois dans les éboulis (chap. 11.3). Ils fouillèrent, dans des conditions rendues difficiles par l'instabilité des autres rochers ébranlés par les explosifs et par les tracasseries douanières – on est en pleine Première Guerre mondiale – une couche très riche en faune (dont du renne) et en mollusques qui contenait un taux exceptionnel d'os de batraciens : plus de 12 000 individus, ce qui les incita à nommer ce gisement « l'Abri des Grenouilles ». La couche archéologique, reconnue sur une quarantaine de centimètres fut fouillée d'un bloc et tamisée. Aucun artefact n'y fut reconnu. Les fouilleurs notèrent l'absence de trace d'occupation plus récente.

La position stratigraphique du squelette fut reconstituée d'après les récits des carriers. L'aspect des os humains ne différait pas de celui des autres ossements et la présence d'une seule couche exclut, aux yeux des fouilleurs, une « mauvaise lecture stratigraphique » ou « une inhumation récente (...) pratiquées dans une couche plus ancienne » (Montandon et Gay 1919, p. 198).

Dans sa publication de 1919 avec L. Gay, R. Montandon prévoyait une extension possible des fouilles qui n'eut jamais lieu.

Il semble avoir eu un goût prononcé pour les sciences occultes et s'être fait un nom dans le domaine du spiritisme et de la théosophie, ainsi que dans le domaine de la prévention des catastrophes naturelles. Ces disciplines l'auront éloigné de l'archéologie.

De L. Gay on ne sait rien, si ce n'est qu'il a participé aux travaux de Veyrier en compagnie de R. Montandon. Il est cité comme « archéologue » et compagnon de G. Amoudruz – au même titre que R. Montandon – dans l'ouvrage de J.-J. Pittard (1979) sur le Salève.

2.2.12 Adrien JAYET (1896-1971)

Né le 15 novembre 1896 à Genève, Adrien Jayet y fait des études de sciences physiques et naturelles. Il obtient sa licence en 1921, puis son doctorat en 1925 (sur les pertes du Rhône vers Bellegarde). Il meurt le 29 novembre 1971 (Lombard 1972).

Il mène de front sa passion de la recherche de terrain et l'exigence d'une carrière d'enseignant, au niveau secondaire, jusqu'à l'âge de 65 ans, et à l'Université, où il exerce la fonction de privat-docent entre 1928-29 (il enseigne le Crétacé moyen) et de 1945 à 1956 (il se spécialise alors dans la géologie et la paléontologie du Quaternaire). Il est alors nommé chargé de cours dès 1956, puis professeur associé dès 1960. Il prend sa retraite en 1966, tout en gardant la direction de travaux, tels que la thèse

de R. Achard (1968) et le diplôme de L. Chaix (1969) (Lombard 1972).

Il raconte lui-même (Jayet 1943) que tout a commencé après 1930 par l'exploration de la Grotte du Four à Etrembières (chap. 11.1) et surtout par la découverte du gisement archéologique des Douattes (Frangy, Haute-Savoie), lors d'une excursion géologique. Cette première rencontre avec l'archéologie l'entraîna dans des prospections étendues à toute la région du bassin genevois et à la découverte de nombreux sites. Sur chacun d'entre eux, il procéda à une récolte systématique de la malacofaune, des ossements de vertébrés et des documents archéologiques.

Cet infatigable savant a laissé une trentaine de carnets de notes, remplis d'une écriture soignée et de dessins très précis, où on le suit lors de ses multiples déplacements, relatant ses découvertes et rassemblant de précieux relevés stratigraphiques et des plans de situations de vestiges.

Son approche plus spécifique des carrières de Veyrier date de 1934. Les frères Chavaz, propriétaires d'une carrière, avaient (re-)découvert un abri-sous-bloc portant à l'intérieur l'inscription des dates de 1840 et 1846, puis recouvert, presque intégralement, par des remblais. L'hypothèse d'A. Jayet est qu'il s'agissait de l'abri Mayor. Dès lors, il suivit très régulièrement les travaux des carriers et récolta d'une part des objets magdaléniens dans les déblais – dont des blocs cimentés contenant un magma d'os et d'artefacts – d'autre part toutes les indications stratigraphiques encore accessibles. On lui doit également une synthèse topographique et la recherche des emplacements des abris fouillés au 19^e siècle. Il s'associe avec les frères Marconi (ouvriers des carrières ou chercheurs du dimanche?) qui lui remettaient régulièrement le produit de leurs découvertes. Ils fouillent ensemble, entre 1946 et 47, une fissure à l'intérieur d'un gros bloc de la carrière Chavaz, non loin de l'abri Thioly. Sa sédimentation débute après le grand éboulement à l'origine des abris. Ils y recueillent des vestiges archéologiques et anthropologiques datés de l'Âge du Bronze (chap. 4.5.1).

La comparaison des carnets et des objets retrouvés dans sa collection montrent que les années fastes de ses recherches à Veyrier – au niveau de la récolte d'outils magdaléniens – se situent entre 1934 et 1937, bien qu'il continue à suivre régulièrement l'avancement des travaux des carriers jusqu'à la fin des années 1960, après l'interruption – forcée – de ses déplacements sur sol français pendant les années de guerre.

Signalons, pour l'anecdote, qu'au nombre de ses élèves du collège, on compte un jeune Alain Gallay, à qui A. Jayet communique le virus de l'archéologie ! D'autres signatures connues dans le milieu géologique ou archéologique parsèment ses carnets, notamment Louis Chaix, René Achard ou Louise Zininetti.



Fig. 23 Raoul Montandon. Document du CIG, BPU Genève.



Fig. 24 Adrien Jayet. Tiré de Lombard 1972.

2.2.13 Alain GALLAY

L'intérêt d'Alain Gallay pour la préhistoire date notamment de ses excursions avec A. Jayet. En sa compagnie, il assiste ému en juin 1954 à la découverte d'un crâne (Veyrier III, chap. 7) par un ouvrier des carrières Chavaz. Avec des camarades, il sillonne le Salève, explorant ses grottes et retourne sur les vestiges des abris (fig. 25).

Elève d'André Leroi-Gourhan, ses recherches l'entraînent vers le Néolithique et l'ethnoarchéologie, mais il garde un lien affectif avec Veyrier où il conduit un sondage, en compagnie de Louis Chaix et de Christian Simon, pendant l'hiver 1975-76. Un des derniers gros bloc qui subsiste à proximité des abris fouillés au 19^e siècle est menacé de destruction par l'avance des carrières. La campagne de fouille s'avère décevante, aucun niveau archéologique n'ayant été découvert jusqu'au niveau de l'éboulement.

A. Gallay retourne sur le site, notamment en 1980 en compagnie de C. Reynaud pour étudier des profils ouverts lors des travaux de construction de l'autoroute Mâcon-Chambéry. Il inclut ses observations stratigraphiques dans deux articles de synthèse sur le gisement de Veyrier (Gallay 1988 et 1990).

2.2.14 J. HUBERT et P. PERSOUD

Les archéologues J. Hubert et P. Persoud furent mandatés en 1975 pour cartographier le site de Veyrier. A leur passage, il n'y avait plus trace des abris Mayor, Taillefer et Jayet. Par contre, il restait le fond de l'abri Thioly où ils récoltèrent deux dents de renne et une phalange de cheval (Combier 1977, Persoud 1978).

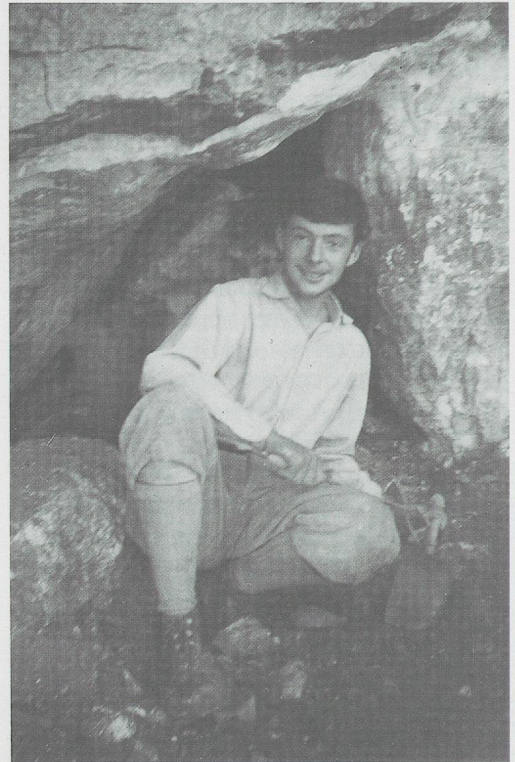


Fig. 25 Alain Gallay devant l'éboulement, vers 1954. Photo B. Guinand.